LE RÔLE DE LA LANGUE DANS LA RECHERCHE DE L'IDENTITÉ NATIONALE

Dr. Olga INKOVA
Olga.Inkova@unige.ch
Université de Genève

Abstract :
The role that was assigned to language in the search for identity varies considerably depending on the model of the nation adopted. It is precisely the ''German'' model, an organic model of nation, that dominates Russia nowadays. Taking this into consideration, language is considered to be one of the principles, if not the principle unifying the nation. The author makes a reasoned analysis of the intellectual sources of the Russian linguistic ethnocentric language which, drawing on the work of the ideologues of German romanticism itself, has as main objective isolating the representations of the world, stereotypes of behavior and psychological reactions that the Russian language imposes on the native speaker, thus determining its ''national character''. Concluding his study, the author sketches the portrait of a Russian in a polemic manner, just as it can be shown in the light of these linguistic investigations.
Key-words :
National identity, world view, language specifics, national character, Russia.

Résumé:
Le rôle attribué à la langue dans la quête identitaire varie notablement en fonction du modèle de la nation adopté. Or, c'est le modèle 'allemand', un modèle organique de nation, qui domine en Russie d'aujourd'hui. Dans cette conception, la langue est considérée comme un des principes, voire le principe unificateur de la nation. L'auteur procède à une analyse raisonnée des sources intellectuelles de la linguistique ethnocentrique russe qui, s'inspirant des travaux des idéologues du romantisme allemand, se donne pour objectif d'isoler les représentations du monde, stéréotypes de comportement et de réactions psychiques que la langue russe impose au locuteur natif en déterminant ainsi son ''caractère national''. En conclusion de son étude, l'auteur dessine, de manière polémique, le portrait d'un Russe tel qu'il se présenterait à la suite de ces investigations linguistiques.
Mots-clés :
Identité nationale, vision du monde, spécificité linguistique, caractère national, Russie.

1. Remarques introductives

Si l'on veut définir d'une manière concise l'essentiel de la quête russe d'identité nationale, on peut le formuler ainsi : « Nous sommes. Mais qui sommes-nous ? ». Autrement dit, les Russes n'ont jamais dû se

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

faire reconnaître comme nation, bien au contraire. Mais définir en quoi consiste leur identité nationale, du fait que le territoire de la Russie s'étend sur deux continents, alors que sa population se caractérise par une diversité ethnique et religieuse, pose un vrai problème : qui ils sont, d'où ils sont issus, quels sont les critères de leur « russité » ? L'élite intellectuelle russe, dont des philosophes, des écrivains, des historiens, des théologiens, des linguistes, cherche à donner une réponse à cette question voici déjà au moins deux siècles. Une place très importante dans ces interrogations identitaires a été attribuée à la langue russe. Précisons tout de suite que dans le couple nation/langue la relation n'est ni nécessaire, ni totalement arbitraire : on connaît des langues sans nation comme les nations sans langue spécifique. Ces alternances complexes mais toujours actives alimentent un débat permanant que le tournant du XVIIIe et du XIXe s. a figé avec l'avènement de la philologie, de la philosophie romantique et de la thématique des nationalités en Europe. C'est une époque où les nations européennes s'inventent une « âme » ou un « génie ».

Mon point de vue sur les questions identitaires n'est pas celui d'un historien ou d'un politologue qui cherche à définir les raisons qui attribuent à la question linguistique telle ou telle place dans les revendications nationales, mais d'un linguiste qui cherche à comprendre dans quelle mesure la spécificité nationale se reflète dans la langue et, inversement, – et c'est là que les débats deviennent particulièrement violents[1], – si la langue est à même d'influencer notre façon de penser, de sentir, d'imaginer.

2. Quelle identité nationale pour les Russes du XXIe siècle ?

Si l'on définit l'identité nationale comme un principe unificateur, l'ensemble des « points communs » entre les personnes qui se reconnaissent d'une même nation, ainsi qu'un sentiment ressenti par une personne de faire partie d'une nation, il s'avère nécessaire de définir ces « point communs » qui sont à l'origine de ce sentiment.

Pendant longtemps, il fut à la mode d'opposer une « conception française » de la nation, fondée sur l'idée d'adhésion volontaire, à une « conception allemande », fondée sur l'exaltation des origines. Pour définir la première forme, on invoque le modèle du *contrat social*, en tant qu'union de volontés libres en une communauté politique. La nation s'apparente dès lors à un corps politique construit par les citoyens, plutôt qu'à une société à laquelle on appartient[2]. On est donc citoyen

[1] Cf. notamment la polémique de P. Sériot, 2004, et d'A. Wierzbicka, 2008, ainsi que le tout récent ouvrage de P. Sériot, 2010.
[2] M. Gaille, 1998, pp. 223-224.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

par un acte d'adhésion volontaire et non par droit de naissance, comme c'est le cas dans la deuxième conception de la nation, romantique et organique, associée à la notion de *Volksgeist* (esprit du peuple) forgée par Herder. Ici, à l'idée de libre association, d'adhésion réfléchie se substitue celle de tradition, de liens naturels organiques déterminés par l'appartenance à une communauté vivante de langue et de race : l'on appartient à la nation parce qu'on s'y enracine naturellement, non parce que l'on adhère à ses principes fondateurs. Il est clair que la nation fondée sur une approche naturaliste, organique, se présente colorée d'une forte dimension affective, dont témoigne l'image de la mère patrie.

Même si ce rattachement 'géographique' des deux conceptions s'efface aujourd'hui (de sorte qu'à l'intérieur, par exemple, de la France ou de la Russie les deux conceptions peuvent coexister), cette opposition reste pertinente dans la mesure où elle reflète le poids différent du facteur linguistique dans la définition de la nation, poids qui sera évidemment plus important dans la conception organique. Or, c'est cette dernière qui semble gagner du terrain en Russie d'aujourd'hui. Selon les analyses d'A. Agadjanian[3], le modèle de nation à la française, *société civile*, a prévalu dans l'idéologie anti-communiste de la fin des années 1980, idéologie qui, inspirée par le modèle libéral occidental, a tenté de mettre au centre de la problématique identitaire les valeurs démocratiques. Dix ans après, cet état d'esprit n'a pas disparu, mais il s'est révélé de moins en moins adapté aux attentes de la société et a perdu de son importance. Au cours des années 1990, c'est la conscience ethnique qui s'est renforcée au sein de la majeure partie de la population. L'accent est mis sur la dimension ethnoculturelle de la « russité », une sorte de réaction au caractère antirusse des politiques nationales des ex-républiques de l'URSS et à la situation précaire des minorités ethniques russes dans ces nouveaux états indépendants. Il est clair que, dans cette formule identitaire, la langue russe est appelée à jouer un rôle de tout premier plan. La langue est considérée à ce moment comme patrimoine. Ce mouvement intellectuel naît de la conviction que l'attention à la langue fait apparaître l'unité de ceux qui partagent ce patrimoine et, en ce sens, leur fait prendre conscience de leur identité pour légitimer la renaissance de la nation, redonner avec la claire reconnaissance du passé le goût de construire leur avenir. Comme le note M. Krongauz :

« [s]i l'Idée nationale, principe unificateur, est représentée par des éléments aussi divers que l'orthodoxie, Pouchkine, le football, le

[3] A. Agadjanian, 2000.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

rétablissement de l'empire, c'est dans la langue russe que se reconnaît effectivement l'écrasante majorité des habitants »[4].

3. La linguistique « ethnocentrique » russe : quelques sources d'inspiration

C'est au sein de ce modèle identitaire ethnique que tout un courant de pensée a été remis au goût du jour en Russie à partir des années 1990, les écrits des romantiques allemands sur les langues en tant que « visions du monde » singulières (*Weltanschaungen*). Il est désormais devenu courant de citer Wilhelm von Humboldt qui comparait l'ensemble des langues à un prisme, dont chaque face montrerait l'univers sous une couleur diversement nuancée. Ce qui est en jeu dans ce courant de pensée, c'est donc l'idée que chaque nation a son génie propre, incomparable, irréductible à quelque modèle que ce soit ; un génie qui s'exprime d'abord et avant tout dans la langue. *« Une nation est […] une forme spirituelle d'humanité caractérisée par une langue déterminée […] »*[5], écrit von Humboldt et poursuit : *« […] la distribution de l'espèce humaine en nations n'est rien d'autre que sa distribution en langues […] »*. Dans les textes du romantisme allemand, *« la langue en tant qu'elle constitue l'élément déterminant du caractère d'un peuple ou, pour parler plus justement, de son esprit, est le signe d'une unité politique et spirituelle (mais les deux sont alors indissociables) à construire »*[6].

A construire, puisqu'à cette époque, la nation allemande est une nation sans état. La langue en tant que mémoire d'un peuple, réservoir vivant des pensées qui lui sont propres, devient ainsi le principe unificateur de la nation.

Nous sommes ici face au modèle de la nation comme organisme. Il consiste à dire que chaque nation, en vertu d'un principe, d'une force qui lui est propre (sa force organique) se développe, de façon autonome, comme un organisme vivant. Si le destin de chaque peuple est en partie déterminé par les circonstances géographiques extérieures – comme le notait la philosophie de Montesquieu[7] – cet effet est compensé par une force organique qui influe sur la façon de sentir, mais aussi d'imaginer, sur l'intelligence pratique, sur les traditions et enfin sur la langue propre de chacun.

Dans cette série, la langue occupe une place à part. Elle est un don de la providence, mais un don imparfait qu'il appartient à chaque

[4] M. Krongauz, 2005, p. 198.
[5] W. von Humboldt, 1996, p. 455.
[6] M. Crépon, 1996, p. 43.
[7] Parmi les philosophes russes qui partagent cette idée, mentionnons en premier lieu N. Berdiaev (cf. ci-dessous).

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

peuple de perfectionner au long de son histoire. La langue n'est plus alors un simple critère de reconnaissance et d'identification. Elle est pour chaque peuple le lieu où il manifeste son essence, son « âme » – c'est-à-dire le lieu où il lui donne une forme concrète. La langue donne au peuple son caractère qui ne tient pas de circonstances extérieures, qui ne se forme pas mécaniquement mais dépend de l'art et de la persistance avec lesquels il œuvre dans la langue. C'est cette œuvre commune qui lie entre elles les générations d'un même peuple. Elle introduit dans la réflexion sur l'identité la dimension de l'héritage et de la dette qu'on retrouvera dans de nombreux textes tant allemands que polonais, tchèques ou russes. La langue n'est pas seulement un lien entre les vivants. Elle rappelle les morts avec une force telle qu'elle en acquiert un caractère sacré.

La quête allemande d'identité suscite une émulation réitérée du côté des Slaves qui exalte la langue en tant qu'un des, voire l'unique, principes unificateurs de la nation. Ainsi, on peut lire chez le philosophe polonais du milieu du XIXe s. Bronislaw Trentowski, pour ne citer que lui :

« La langue nationale est le Panthéon de la nationalité, elle est la nationalité même, la plus générale et la plus essentielle »[8].

Mais c'est également dans cet esprit que des linguistes russes, comme du reste d'autres pays de l'Europe orientale, entreprennent aujourd'hui leurs investigations, afin d'étudier les liens réciproques entre la langue et la pensée à travers les mots-clés spécifiques de chaque culture. Mais si les travaux, ou plutôt le nom, de W. von Humboldt sont massivement cités, d'autres penseurs allemands restent à l'ombre : ils ne sont ni cités, ni évoqués. Il suffit néanmoins de parcourir leurs travaux pour trouver une étonnante ressemblance d'idées des linguistes russes travaillant dans cette approche et de leurs prédécesseurs romantiques. Ainsi, l'objectif des investigations tel qu'il est formulé par les idéologues de ce courant d'idées en Russie est

« d'isoler les représentations du monde, les stéréotypes de comportement et de réactions psychiques que la langue russe impose au locuteur, c'est-à-dire une manière particulière et bien précise de voir le monde, de penser et de sentir modelée par la langue »[9].

En termes de romantiques allemands, il s'agit de découvrir ce *Volkstum*, cet élément populaire foncier, défini au début du XIXe s. presqu'avec les mêmes mots par F.-L. Jahn comme

[8] B. Trentowski, 1996, p. 332.
[9] A. Zalizniak *et al.*, 2005, p. 13. C'est nous qui traduisons.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

« un style foncier commun d'aimer et de haïr, de se réjouir et de s'attrister, de renoncer et de jouir, d'espérer et d'aspirer, de pressentir et de croire »[10]*.*

Voici en gros en quoi consiste leur démarche. Chaque langue reflète les traits extralinguistiques qui sont « jugés pertinents » par les membres de la culture qui utilise cette langue. En acquérant une langue et, plus particulièrement, le sens des mots, le locuteur d'une langue commence à « voir le monde » sous un angle qui lui est imposé par sa langue maternelle : il acquiert la conceptualisation du monde caractéristique de cette culture. Les mots de la langue tout à la fois *reflètent* et *forment* le mode de pensée des locuteurs de la langue. Difficile de ne pas reconnaître dans ces postulats les idées de Herder qui écrivait que « *notre mode de penser […] se forme dans, avec et par une langue* »[11] ou encore :

« La langue est […] la forme non seulement dans laquelle, mais aussi en fonction de laquelle les pensées prennent figure. […] Dans l'éducation, nous apprenons les pensées au moyen des mots, et les nourrices qui forment notre langue sont aussi par là nos premières institutrices de logique »[12].

Ce qui distingue une langue d'une autre et, partant, une culture d'une autre, puisque dans cette conception *langue* et *culture* sont de parfaits synonymes, ce sont les mots « linguo-spécifiques » (le terme est d'A. Wierzbicka, linguiste australienne d'origine polonaise, à l'origine du renouveau de ce courant linguistique) devenant ainsi des « clés » pour interpréter les valeurs et idéaux du peuple, sa façon de voir le monde et leur vie dans le monde. La métaphore « clé » est également empruntée à Herder :

« Il existe une symbolique qui est commune à tous les hommes – une vaste chambre aux trésors, où sont conservées les connaissances qui appartiennent à la totalité du genre humain. Le véritable sage en matière de langues, sage que je ne connais pas encore, détient la clé de cette chambre obscure. Quand il paraîtra, il en ôtera les scellés, il portera en elle la lumière et nous dévoilera ses trésors. Cette clé, ce serait la sémiotique, dont jusqu'à présent nous ne connaissons que le nom, et qui se trouve dans les registres de nos encyclopédies philosophiques : un déchiffrement de l'âme humaine à partir de sa langue. »[13]

Il est évident que Herder utilise le terme « sémiotique » dans le sens qui lui était propre à son époque. Partant de l'idée que la nation est

[10] F.-L. Jahn, 1996, p. 136.
[11] J. G. Herder, 1996, p. 93.
[12] *Ibid.*, p. 87.
[13] *Ibid.*, p. 83-84.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

un organisme vivant et que la langue est le signe des pensées du peuple, Herder utilise le terme médical *Semiotik* « diagnostique de la maladie à partir des signes du corps du malade » (*Semiotik des Körpers*), la seule acception connue de ce mot à l'époque, pour parler de la future science qui déchiffrera l'âme du peuple à partir des signes « spirituels », sa langue. Mais c'est dans un sens plus moderne que l'utilisent A. Wierzbicka[14] et ses adeptes, en bravant la répartition qu'opère Ch. Morris entre sémantique, syntaxe et pragmatique. La sémiotique est égale ici à la sémantique, puisque toute forme à tout niveau linguistique – morphologique, sémantique, syntaxique ou pragmatique – a un sens :

« *Le fait qu'une idée est une idée-clé pour une langue est confirmé […] par sa répétition dans la signification d'autres mots et expressions, ainsi que, parfois, dans celle des constructions syntaxiques et même des modèles dérivationnels […]* »[15].

Ainsi, M. Guiraud-Weber, russiste française, conclut, dans son récent article consacré à l'analyse des constructions impersonnelles en russe :

« la syntaxe russe, certes, ne reflète pas directement la mentalité nationale, mais son analyse […] donne quelques clefs à la compréhension de la culture russe »[16].

Il y a quelques deux cents ans, von Humboldt analysait de manière similaire l'intonation anglaise. La modification de l'accent, à l'origine typique de tout le groupe germanique des langues, donne des résultats très différents en anglais et en allemand :

« l'intonation anglaise se démarque du caractère régulier et uniforme de l'intonation allemande au point d'en prendre pratiquement le contre-pied. Elle s'accorde ainsi parfaitement avec l'effort soutenu très tôt et tendu vers la liberté politique, effort pour lequel le rôle majeur était tenu par le terme vivant, ce qui n'est pas sans évoquer en même temps, par contraste avec d'autres peuples qui, s'étant trouvés dans le même cas, n'ont imprimé ce trait dans leur langue, la prompte vivacité, l'activité infatigable, la tendance si marquée de la nation à privilégier l'exécution immédiatement pratique »[17].

De même que E. Dembowski, s'inspirant de la conception romantique de la nation et développant les idées de Jan Kaminski, écrivait en 1842 :

*«Il faut déterminer la relation entre les sens, les sons des mots et leurs formes grammaticales, apercevoir le caractère philosophique de cette relation, par exemple montrer pourquoi le son **a** dans la flexion*

[14] Pour l'analyse détaillée de sa conception cf. P. Sériot, 2004.
[15] A. Zalizniak *et al*., 2005, p. 10.
[16] M. Guiraud-Weber, 2009, p. 29.
[17] W. von Humboldt, 1996, p. 459.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

czlowiek, czlowieka *(le nominatif : l'homme, le génitif : de l'homme) est lié à ce sens-là et non pas à un autre et quelle pensée réside en cela. »*[18]

Mais comment sont choisis, dans cette 'linguistique ethnocentrique', ces « concepts-clés» de la vision du monde (*kartina mira, Weltbild*), en l'occurrence de la vision du monde russe ? Les critères sont deux : la correspondance à ce que l'on a l'habitude de considérer comme « caractère russe » et la difficulté de traduire ces mots dans d'autres langues[19]. Le premier critère nous renvoie de nouveau au XVIIIe s., aux conceptions psychologiques de la langue très en vogue à l'époque. Ces conceptions établissent « *une analogie constante entre la langue de chaque pays et le caractère de ses habitants* », et arrivent à des descriptions bien connues des langues, telles que

«La langue italienne, dont la plupart des mots viennent par corruption du latin, en a amolli la prononciation en vieillissant, dans la même proportion que le peuple qui la parle a perdu de la vigueur des anciens Romains […], la langue française fait supposer dans les hommes qui la parlent, une intelligence facile, des idées nettes, des raisonnements conséquents[…]. Si par exemple la langue d'un pays est molle et sans énergie, c'est que les hommes y sont lâches et efféminés. […] Si les termes de galanterie y dominent, c'est que les hommes y traitent l'amour moins comme un plaisir que comme une affaire capitale.»[20]

Ce type de raisonnement ne fait que sourire aujourd'hui[21]. C'est pourquoi les adeptes de l'approche ethnocentrique veulent mettre à jour leur position, en précisant que

«l'idée que la langue exprime ''le caractère national'', d'une part, n'est pas originale et, de l'autre, est tout simplement fausse. La tâche de trouver dans telle ou telle langue des traits qui sont a priori attribués au ''caractère national'' est démodée et, probablement, irréalisable»[22].

---

[18] Cit. d'après P. Caussat *et al.*, 1996, p. 348.
[19] A. Zalizniak *et al.*, 2005, pp. 10, 12.
[20] *Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines*, 1770-1780[1], 2003, s.v. *Langage*.
[21] Même si, encore au XXe s., Ch. Bally (1944, p. 359) oppose la langue française, langue de la raison, à la langue allemande, celle d'affectivité ; et l'on peut lire chez J. Damourette et E. Pichon dans leur *Essai de grammaire de la langue française* que le mot *mer* serait devenu féminin en français, à la différence de l'italien où il est masculin, parce que la mer en français est souvent associée à l'image d'une femme : « *La mer est d'aspect changeant comme une femme journalière, d'humeur mobile comme une jolie capricieuse, attirante et dangereuse comme une beauté perfide* » (J. Damourette & E. Pichon, 1911-27, I, p. 371).
[22] A. Zalizniak & I. Levontina, 2005, p. 308.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

Par conséquent, lisons-nous plus en avant, ce qu'il y a de linguo-spécifique dans la signification des unités linguistiques doit fournir des éléments, « *sur lesquels peut se fonder un chercheur qui étudie le caractère national* », d'appuyer « *ses conclusions sur des données objectives* ». Le sens de la déduction est inversée, mais l'idée de l'existence de cet objet de recherche – un « caractère national » avec tous les clichés les plus classiques et les plus invérifiables de la psychologie des peuples – n'est même pas mise en question[23].

4. La langue comme miroir du 'caractère national'

Quels seraient donc ces concepts-clés de la langue-culture russe qui reflètent et façonnent le « caractère national russe » ? A. Wierzbicka met au centre de la 'vision russe du monde' trois « concepts » : *duša* 'âme', *sud'ba* 'destin' et *toska* 'angoisse'[24]. Ces « concepts » refléteraient les propriétés fondamentales qui façonnent l' « univers sémantique » de la langue russe : émotivité, irrationalité, passivité et « passionalité morale »[25]. Au fur et à mesure, la liste des « concepts-clés » s'enrichit par les mots *prostor* 'espace' et *dal'* 'le lointain', ainsi que par les couples *pravda – istina* 'vérité', *svoboda – volja* 'liberté', *dobro – blago* 'le bien', *sovest' – soznanie* 'conscience', *stydno – sovestno* 'c'est honteux'. Ces couples sont en outre appelés à jouer un rôle particulier dans la construction de la 'vision du monde russe'.

J'ai mentionné, en effet, parmi les critères de sélection des candidats aux « concepts-clés », celui de traductibilité. Il est vrai que, pour beaucoup de ces mots, il est difficile de trouver un équivalent dans une autre langue, notamment du fait que souvent le mot en question est soit absent dans la langue de traduction, soit cette dernière ne possède qu'un mot alors que le russe en a deux (cf. notamment les couples ci-dessus). Ce type de difficultés a été évoqué déjà par Herder :

«Qui dira qu'on ne trouvera pas dans chaque domaine des sciences des pensées et des écrits qui restent intraduisibles en telle ou telle langue ?»[26].

De nos jours, dans le domaine de la philosophie, ce problème a mérité la création d'un dictionnaire des intraduisibles[27]. Un bon nombre de « concepts-clés » évoqués ci-dessus y trouvent leur place : *sud'ba* 'destin', *pravda – istina* 'vérité', *svoboda – volja* 'liberté', *dobro – blago*

[23] Bien au contraire ! Cf., par exemple, les titres révélateurs de l'ouvrage collectif des slavistes polonais A. Lazari, 1995, ou de celui d'A. Sergeeva, 2010.
[24] A. Wierzbicka, 1992.
[25] *Ibid.*, p. 395.
[26] J. G. Herder, 1996, p. 80.
[27] B. Cassin, 2004.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

'le bien', *duša* 'âme', mais aussi *narod* 'peuple' – *nacija* 'nation' et toute une série de mots (*mir, obščina, rod* ou *svet*) qui sont censés mettre en évidence l'esprit communautaire des Russes.

Sans nier les difficultés que pose la traduction de certains mots et la spécificité de certaines configurations sémantiques, on peut toutefois s'interroger sur le rôle que ce facteur de « traductibilité » est appelé à jouer dans la linguistique ethnocentrique. Ainsi A. Wierzbicka observe que l'absence dans une langue d'un mot ne signifie pas l'absence du concept correspondant, ce qui est tout à fait juste. Mais peut-on affirmer, comme le propose cette linguiste[28], que l'existence d'un mot dans une langue atteste non seulement l'existence d'un concept correspondant, mais aussi l'importance de ce concept pour la culture en question ? Prenons un exemple bien simple. Le français ne possède pas l'équivalent de l'adjectif russe *parnoj*, la seule façon de traduire en français l'expression *parnoe moloko* ('lait frais qui garde encore la chaleur du corps de la vache') est une tournure descriptive du type 'lait fraîchement tiré' : cette traduction perd cependant une partie de la signification de l'expression russe. Peut-on en conclure que les Français (et les Suisses romands !) n'ont pas encore assimilé cette notion et que la qualité du lait a moins d'importance pour l'agriculteur français ou suisse, alors même que la renommée de la production laitière et fromagère de ces deux pays dépasse largement celle de la Russie ?

Un autre principe théorique bien important de la linguistique ethnocentrique veut que les mots linguo-spécifique ne possèdent jamais de « vrais équivalents »[29] dans d'autres langues ; ils ne peuvent pas de ce fait être traduits. Il s'ensuit que les 'visions du monde' ont des frontières infranchissables et seuls les gens parlant la même langue peuvent se comprendre. L'individu est supposé n'exister que dans et par le groupe ethnique auquel il appartient. Une différence frappante avec von Humboldt pour qui:

«C'est la langue qui relie tout en dissociant et qui, sous les revêtements de l'expression individuelle, enveloppe la possibilité d'une compréhension universelle»[30].

Si le choix des « concepts-clés » est déjà significatif, leur interprétation l'est encore davantage. Prenons comme exemple le

[28] A. Wierzbicka, 1992, pp. 21, 123. Cf. du reste les propos de son compatriote, A. Cieszkowski, qui écrivait en 1863 à Poznan, avec une assimilation caractéristique de la langue et du peuple : « *si, dans une langue, un mot manque, soyons convaincus que cette langue (ce peuple, cette nation) n'a pas encore bien compris l'idée que le mot manquant exprime, qu'elle ne l'a pas assimilée, qu'elle n'en est pas consciente* » (cit. d'après P. Caussat *et al*., 1996, p. 355).

[29] A. Zalizniak *et al.*, 2005, p. 10.

[30] W. von Humboldt, 1996, p. 455.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

concept de destin qui est considéré comme central dans la 'vision du monde' russe[31]. Les mots pour dire *destin* en russe sont relativement nombreux, mais si l'on regarde leur étymologie, ils peuvent être réduits à deux idées de base – celle du jugement et celle du partage. Le mot *sud'ba* 'destinée' est dérivé du verbe *sudit'* 'juger', alors que le mot *rok* 'fatum' vient du verbe *reč'* 'dire'. Quatre autre mots – *dolja, učast', udel* et un peu moins manifestement *žrebij*, étant donné que le verbe n'existe plus – veulent dire « part », « tranche », un lot du gâteau commun, attribué à chacun.

Du fait que la langue est vue comme le réservoir des pensées, la mémoire vivante et toujours active du peuple qui la parle, dans la quête de l'identité nationale, la remontée à l'origine prend la forme d'une enquête sur un passé lointain dont les documents les plus fiables sont les poésies et les chants populaires, les proverbes, les légendes qui constituent le fond de la culture populaire. Le problème que pose ce type d'analyse, aussi intéressante qu'elle soit, est que le sens d'un mot y est fixé une fois pour toutes. Le temps s'arrête, et l'homme russe pense aujourd'hui comme il y a mille ans. Ainsi, pour illustrer cette idée de 'destin-part' attribuée à chacun à sa naissance et liée au destin de la communauté, on recourt traditionnellement à la description des rites populaires fondés sur le partage d'un bien commun, le plus souvent de la nourriture, qui se trouve reproduit dans de nombreuses situations. Par exemple, pendant la célébration d'un mariage le partage du grand gâteau préparé pour la fête constitue le moment central de la cérémonie[32]. A Pâques, on coupe un œuf et le distribue aux membres de la famille et aux invités. Encore une coutume conservée jusqu'à nos jours : quand on accueille un hôte, on lui apporte sur un plateau un gros pain et du sel, ce qui signifie qu'il est admis dans la collectivité et qu'il est bien venu. Parmi tous les rites qui contiennent le partage du pain, celui qui nous intéresse le plus est le rite lié à la naissance, lors duquel le nouveau-né est symbolisé par une tranche du pain rituel qu'on donne à sa mère et qui représente la 'part' du nouveau-né, sa *dolja*[33], son destin.

Un autre élément de la culture populaire, les proverbes, permettraient de remarquer que le destin fixe deux moments de la vie de l'homme – le mariage et la mort : *smert' i žena Bogom suždena* 'la mort et la femme sont données par Dieu', le futur époux s'appelle *suženyj*, le mot ayant la même racine que le verbe *sudit'* 'juger', il est comme 'adjugé' au moment de la naissance, ou *narečenyj* du verbe *reč'*

[31] Le fait que le premier ouvrage collectif russe (N. Arutjunova, 1994) qui comporte les analyses de concepts-clés soit entièrement consacré au destin l'atteste.
[32] S. Tolstaïa, 1994, p. 145.
[33] O. Sedakova, 1994, pp. 130-138 ; A. Plotnikova, 1992, pp. 71-75.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

'dire', le même qui est à la base du mot *rok* 'fatum'. De même, la façon dont l'homme doit mourir serait fixée irrévocablement : on dit par exemple *komu byt' povešenu, tot ne utonet* 'celui qui doit être pendu, ne se noiera pas'. D'où le fameux fatalisme inclus souvent dans le « caractère national russe » conjuguée avec l'humilité face aux circonstances.

Ce fatalisme, cette prédétermination des moments les plus importants de la vie, se trouverait cependant contrebalancé par le caractère imprévisible de la vie quotidienne, une autre « idée-clé » de la 'vision russe du monde' exprimée par le mot *avos'* 'peut-être'[34], surtout dans les expressions *delat' na avos'* 'faire quelque chose au petit bonheur', *nadejat'sja na avos'* 'croire à la fortune, au hasard heureux'. L'idée exprimée par ce mot ne se réduirait pas à une hypothèse, signifiée par 'peut-être', mais serait toujours orientée vers le futur, quand il s'agit de l'espoir que non seulement tout s'arrangera, mais s'arrangera au mieux et que l'on pourra éviter des conséquences indésirables. Par exemple, on ne dira pas de quelqu'un qui achète un billet de loterie qu'il agit *na avos'*. Selon T. Bulygina et A. Šmelev, le mot *avos'* est le symbole de la roulette russe et reflète à la fois le fatalisme et l'insouciance, comme les traits typiques du « caractère russe » : vu qu'il n'est pas possible de tout prévoir, il est inutile de se prémunir contre tous les ennuis et mésaventures[35].

Un autre « concept-clé » primordial, où seraient imbriqués d'autres valeurs et principes censés guider le comportement d'un homme russe, est la justice dont le mot *pravda* constitue la clé de voûte. A la différence de *istina*, qui veut dire 'vérité', le mot *pravda* veut dire à la fois 'vérité' et 'justice'. En effet, du moins jusqu'au XVIe s., la langue russe ne dissocie pas nettement les notions de *droit*, de *vérité*, de *justice* et de *loi*, à la différence d'autres langues (cf. en français *droit* vs *loi*, en allemand *Recht* vs *Gesetz*, en anglais *right* vs *law*, etc.)[36].

D'autre part, si l'on parle de la loi, de laquelle parle-t-on exactement ? Les linguistes qui adoptent cette approche ethnocentrique, ainsi que certains historiens de la culture russe prétendent qu'en Russie, il a toujours existé une opposition très marquée entre la loi morale et la loi positive[37]. La première – qui correspondrait à la *pravda* (cf. l'expression, du reste, difficile à traduire, *sudit' po pravde*, 'juger selon la *pravda*') –, se forme au fil des siècles en accord avec les croyances, les traditions et les coutumes du peuple russe, alors que les lois

[34] A. Zalizniak *et al.*, 2005, p. 11.
[35] T. Bulygina & A. Šmelev, 1997, 491 *sqq.*
[36] O. Inkova, 2006, pp. 71-93.
[37] Cf., à titre indicatif, V. Živov, 2002, pp. 187-316 ; J. Stepanov, 1997 ; A. Lazari, 1995.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

positives sont perçues, surtout à partir des réformes de Pierre le Grand, comme un moyen de violence, qui de plus rompt avec les traditions *otcov i dedov*, 'des pères et des grands-pères'. Cette idée n'est pas neuve. Elle s'inscrit dans le paradigme des comparaisons faites depuis longtemps par les philosophes et historiens russes entre la Russie et l'Europe qui postulent que cette dernière vit selon les lois extérieures, alors que la Russie selon les lois intérieures, en les comparant avec Marthe et Marie et en employant le même vocabulaire : Marie vit selon la *pravda*.

Cette loi morale, intérieure, selon laquelle vivraient les Russes, porte dans cette 'vision du monde' le nom de *sovest'* 'conscience morale'. Nous retrouvons ici un autre 'couple-clé' de la langue russe *sovest'* 'conscience morale' – *soznanie* 'conscience en tant qu' instrument de connaissance'. Les adeptes de l'approche ethnolinguistique aiment citer à ce propos F. Tioutchev :

«La Russie est avant tout l'empire chrétien ; le peuple russe est chrétien non seulement par l'orthodoxie de ses croyances, mais encore par quelque chose de plus intime encore que la croyance. Il l'est par cette faculté de renoncement et de sacrifice qui fait comme le fond de sa nature morale.»[38]

L'opposition de la loi intérieure, de la conscience morale, à la loi extérieure nous amène au couple suivant : *svoboda – volja* 'liberté'. Si *svoboda*, pour l'essentiel, correspond au concept occidental de *liberté*, *volja* exprimerait « *un concept spécifiquement russe* »[39]. Deux caractéristiques définissent cette spécificité:

- la liberté dénotée par *volja* est incompatible avec la loi : « *bezzakonnaja volja* »[40] '*volja* illégale' ou, mieux, 'a-légale' ; « volja *n'est d'aucune façon liée à la notion de droit* »[41] ; « *La* volja – *en tant que terme bas de la diglossie – désigne un abus de liberté* »[42] ; de ce point de vue, *volja* est opposé à *svoboda* comme une liberté naturelle à une liberté civile;

– *volja* désigne une vaste étendue sans limites (*prostor*), encore un « concept-clé » incontournable ; « *volja vol'naja* est la liberté conjuguée à *prostor*, un espace qui n'a aucune limite », écrit en 1984 l'historien de la littérature russe D. Lichatchev dans ces *Remarques sur ce qui est russe*, et il continue:

«Volja, ce sont de grands espaces sur lesquels on peut aller sans fin, errer, se laisser porter par le cours de grandes rivières sur de

[38] F. Tiouttchev, 1996, p. 402.
[39] T. Bulygina & A. Šmelev, 1997, p. 485.
[40] N. Arutjunova, 2003, p. 73.
[41] A. Šmelev, 2003, p. 344.
[42] A. Vasylchenko, 2004, p. 1263.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

grandes distances, respirer un air libre, l'air des lieux ouverts, inspirer largement le vent dans sa poitrine, sentir au-dessus de soi le ciel, avoir la possibilité de se déplacer dans toutes les directions – selon ce qui vous passera par la tête.»

Ce sens spatial est inhérent à *volja* comprise comme liberté[43] et « renforce la connotation d'arbitraire présente dans *volja* au sens de *liberté* »[44]. Alors que la liberté-*svoboda* présuppose au contraire l'ordre, la norme, la légalité[45].

Dans la dichotomie *svoboda – volja*, c'est bien sûr la liberté comprise comme *volja* (« ne faire qu'à sa tête ») qui correspondrait le mieux au « caractère russe » et à ce qui est traditionnellement défini comme la largesse de l'âme russe. Cette notion est comprise toutefois au moins de trois façons différentes. La première, la plus flatteuse pour l'homme russe, voit dans cette largesse de l'âme une qualité précieuse de l'homme russe qui inclut la générosité, la magnanimité et l'envergure. Dans la deuxième interprétation[46], la largesse de l'âme russe renvoie à une combinaison des traits de caractère très différents, voire contradictoires. C'est ce que veut dire Dmitrij Karamasov, un héros de Dostoïevski par sa fameuse phrase : « L'âme humaine est large, trop large, je la rétrécirais ». Enfin, selon la troisième interprétation, la largesse russe serait influencée par l'étendue du territoire russe. L'argument d'autorité pour soutenir cette interprétation est constitué, en premier lieu, par les textes de Berdiaev. On lit, par exemple, dans son *Idée russe*:

«Il y a une correspondance entre le caractère de la terre russe, incommensurable, dépourvue de bornes, illimitée, et l'âme russe, entre la géographie physique et la géographie de l'âme.»[47]

Cette correspondance entre l'espace et l'intériorité, à laquelle Berdiaev consacre le chapitre « Du pouvoir que les espaces exercent sur l'âme russe » de son livre *Le destin de la Russie*, vaut également pour l'Occident. Ainsi, à la différence de nature des terres occidentales et russes correspond la différence de deux espèces d'âmes:

«L'Européen occidental se sent écrasé par la petite dimension de ses espaces de terre et aussi par la petite dimension de ses espaces d'âme.»[48]

De l'Allemand, Berdiaev dit qu' *« il se sent pris de tous côtés, comme dans un piège à souris »*. L'Occident est la terre des

[43] A. Šmelev, 2003, p. 343.
[44] A. Vasylchenko, 2004, p. 1263.
[45] Cf. O. Inkova, 2010, pour une analyse critique de ces interprétations.
[46] Que l'on trouve par exemple chez N. Arutjunova, 2000.
[47] N. Berdiaev, 2000, p. 5. C'est nous qui traduisons.
[48] *Ibid.*, p. 282.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

« frontières », des « limites ». Cette situation détermine la psychologie de l'homme occidental:

«Il est habitué à compter sur son énergie et son activité. Son âme aussi est étroite et manque d'espace, tout doit être calculé et correctement réparti. L'organisation qui fixe chaque chose à sa place fait le caractère bourgeois de l'homme d'Europe occidentale […].»[49]

L'extension des terres russes donne à l'homme russe certaines « qualités » dont l'Occidental est dépourvu:

«Chez l'homme russe, il n'y a pas les étroitesses de l'Européen qui concentre son énergie sur le petit espace de son âme, il n'y a pas ce côté calculateur, économe d'espace et de temps […].»[50]

Mais l'espace russe est plus fort que le peuple russe, poursuit Berdiaev:

«L'immensité de la terre russe [… écrasait*] l'énergie russe.»* Cette impuissance explique certains « défauts » traditionnels du peuple russe : la paresse, l'insouciance, le manque d'initiative, le faible développement du sentiment de responsabilité.

Pour ce qui est de la paresse « incarnant », également selon I. Levontina[51], « les traits typiques du caractère russe » et personnifiée par Oblomov, le héros du roman de Gončarov, elle n'a pas, selon cette linguiste, de connotation négative « *dans la tradition culturelle russe* ».

Les proverbes montreraient que, si la paresse est parfois évaluée négativement, ce n'est que parce qu'un homme paresseux n'est pas « coopératif » : il laisse faire son travail par les autres. Mais, remarque Levontina, la paresse

«en tant que telle ne provoque pas d'agacement particulier et est considérée comme une faiblesse compréhensible et excusable, parfois suscite même une envie»[52].

Cette image de la paresse serait ainsi en parfait accord avec le fait qu'une « *activité excessive et non-motivée* » est vue par l'homme russe comme quelque chose de suspect et peu naturel.

Si l'on passe maintenant, pour compléter le portrait de l'homme russe, à la sphère affective, le sentiment de pitié (*žalost', serdobolie*) est proclamé[53] un sentiment « spécifiquement russe ». Il est défini comme un sentiment spontané, une réaction immédiate de « l'âme » à la souffrance d'autrui[54]. Ce sentiment serait inhérent à l'image traditionnelle de la femme russe et est

[49] *Ibid.*
[50] *Ibid.*
[51] I. Levontina, 2005_1, p. 343.
[52] *Ibid.*
[53] I. Levontina, 2005_2 ; A. Wierzbicka, 1992.
[54] I. Levontina, 2005_2, p. 271.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

«liée à la culture chrétienne, surtout orthodoxe, à savoir à l'idée d'humilité, d'amour pour celui qui est plus faible que toi, que l'orgueil est un mal»[55].

Avec le retour à l'humilité, aux valeurs chrétiennes, la boucle est ainsi bouclée et nous pouvons faire un bilan de ce qui est inclus le plus souvent dans le « caractère national russe ». L'homme russe aurait un caractère énigmatique et contradictoire, se composant du fatalisme et de la résignation (le 'concept' de destin) conjuguées à l'absence du sens pratique, à l'insouciance et à l'impossibilité de prévoir ni le cours des événements, ni leurs conséquences indésirables (*avos'*), ainsi qu'à la préférence des lois morales que lui dicte sa conscience (*pradva* et *sovest'*), mais faisant volontiers ce que bon lui semble (*volja*). Enclin à la débauche et fasciné par les espaces illimités (*prostor*), paresseux, passif et irresponsable, mais guidé par l'esprit communautaire, sensible à la souffrance d'autrui et prêt à se sacrifier, restant à jamais fidèle aux traditions ancestrales et aux valeurs chrétiennes… Une sorte de bric-à-brac imprégné d'auto-flagellation – un Russe vu par les Russes – et de l'éternelle humilité récusée déjà par Alexis Khomiakov, le principal idéologue des slavophiles, dans ses *Opinions des Étrangers sur la Russie* (1845) :

« […] il faut bien avouer que toute vertu poussée à l'extrême ressemble fortement à un vice. Il se peut que, parfois, il en soit ainsi de notre humilité, ce qui vaut sans doute mieux que la vantardise, mais toujours est-il que notre humilité excessive n'est pas louable : elle nous abaisse aux yeux des peuples occidentaux. Notre force suscite leur jalousie, notre propre aveu de l'impuissance spirituelle et intellectuelle nous prive de leur respect ; voilà l'explication de toutes les opinions que l'Occident se forgea de nous»[56].

5. Quelques observations pour conclure

L'approche ethnocentrique, aussi passionnante et fascinante qu'elle soit, est à prendre avec une grande précaution. Dire avec Herder que, dans *«la vie ordinaire, il est manifeste que penser n'est pratiquement rien d'autre que parler »* et que *« chaque nation parle en fonction de ce qu'elle pense et pense en fonction de ce qu'elle parle»*[57], c'est dire aussi que tous les gens parlant la même langue pensent la même chose, que tout débat à l'intérieur d'une même nation est exclus *a priori*.

[55] *Ibid*., p. 277.
[56] A. Khomiakov, 1996, p. 375.
[57] J. G. Herder, 1996, p. 87, 88.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

Si, en plus, il y a une équivalence fondamentale entre ce qui est dit et ce qui peut être dit dans la langue, toute langue devient un texte gigantesque, « une grande étendue de pensées devenue visibles », comme la définit Herder[58]. Comment dire alors quelque chose de neuf, d'original, si tout est déjà dit, si toute la totalité du sens est déjà présente dans le lexique et la grammaire ?

«On ne peut plus que faire une réitération sans fin du même Grand Texte, totalisation de tous les texte possibles, dont la langue est la seule matrice»[59].

Il n'y a plus de place pour la créativité, le jeu de mots, la poésie, la métaphore, le lapsus ou l'inconscient.

Personne ne veut nier l'originalité des découpes conceptuelles opérées par chaque langue, mais d'ici à affirmer que le sens est imbriqué dans la psychologie collective, y est figé pour l'éternité, c'est faire un pas trop grand. Le sens ne peut alors nous renseigner que sur cette psychologie collective et non sur le monde. Insister sur les détails – que tous les niveaux de la langue n'ont pas la même sensibilité à refléter les phénomènes sociaux, qu'il faut bien séparer la sémantique de la syntaxe et la valeur lexicale de la valeur grammaticale, que les particularités linguistiques ne sont pas toujours des symptômes des différences culturelles, etc. – ne vaut la peine que quand les principes de base de la linguistique ethnocentrique seront mis en accord avec les acquis de la linguistique théorique contemporaine ou qu'au moins, quand elle retournera à la version anthropocentrique de ces fondateurs.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

AGADJANIAN, A., 2000, «Pluralisme religieux et identité nationale en Russie», *International Journal on Multicultural Societies (IJMS)*, vol. 2., n° 2, pp. 125-151.

ARUTJUNOVA, Nina (éd.), 1994, *Ponjatie sud'by v kontekste raznyx kul'tur*, Moskva: Nauka.

ARUTJUNOVA, N., 2000, «Dva èskiza k ''geometrii'' Dostoevskogo», in: N. Arutjunova (éd.), *Logičeskij analiz jazyka : Jazyki prostranstv*, Moskva: Indrik, pp. 28-43.

ARUTJUNOVA, N., 2003, «Volja i svoboda», in: N. Arutjunova (éd.), *Logičeskij analiz jazyka. Kosmos i xaos : konceptual'nye polja porjadka*, Moskva: Indrik, pp. 73-99.

BALLY, Charles, 1944, *Linguistique générale et linguistique française*, Berne: Francke.

[58] *Ibid.*, p. 83.
[59] P. Sériot, 2004, p. 36.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

BERDIAEV, Nikolaj, 2000, *Russkaja ideja. Sud'ba Rossii*, Moskva: V. Chevtchouk.

BULYGINA, Tatiana; ŠMELEV, Aleksej, 1997, *Jazykovaja konceptualizacija mira (na materiale russkoj grammatiki*), Moskva: Jazyki russkoj kul'tury.

CASSIN, Barbara (éd.), 2004, *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris: Le Robert / Seuil.

CAUSSAT Pierre *et al.*, 1996, *La langue source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale du XVIIIe au XXe siècle*, Paris: Mardaga.

CRÉPON, M., 1996, «Introduction» au chapitre «La défense de l'identité», in: P. Caussat *et al.*, pp. 37-44.

DAMOURETTE, Jacques ; PICHON, Édouard, 1911-27, *Essai de grammaire de la langue française: des mots à la pensée*, Paris: Ed. d'Artrey, v. I.

Encyclopédie ou Dictionnaire universel raisonné des connaissances humaines: Yverdon, 1770-1780[1], 2003 / De Felice; [éd. par Claude Blum], Yverdon-les-Bains: Fondation de Félice; [Ferney-Voltaire]: Champion électronique.

GAILLE, Marie, 1998, *Le Citoyen*, Paris: Flammarion.

GUIRAUD-WEBER, M., «La syntaxe russe reflète-t-elle une mentalité nationale ?», in: V. Beliakov (éd.), 2009, *La société russe à travers les faits de langues et les discours*, Dijon: Éditions Universitaires de Dijon, pp. 23-30.

HERDER, J. G., 1996, «Sur la nouvelle littérature allemande. Fragments», in: P. Caussat *et al.*, pp. 79-96.

JAHN, F.-L., 1996, « Qu'est-ce qu'un peuple ?», in: P. Caussat *et al*., pp. 135-136.

INKOVA, O., 2006, «La notion de *justice* dans la culture russe», O. Inkova (éd.), *Justice, liberté, égalité, fraternité: sur quelques valeurs fondamentales de la démocratie européenne*, Genève: Publications de l'Institut Européen de l'Université de Genève, coll. Euryopa, vol. 37, pp. 71-93.

INKOVA, O., 2010, «Les intraduisibles: question de langue ou de culture», *Hermès* 56, « Traduction et Mondialisation », vol. 2, numéro coordonné par M. Oustinoff, J. Nowicki et Ju. Machado da Silva, Paris: CNRS Editions, pp. 139-147.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

KHOMIAKOV, A., 1996, «Opinions des Étrangers sur la Russie», in: Crépon *et al.* 1996, pp. 369-391.

KRONGAUZ, M., 2005, «La Loi sur la langue russe et l'Idée nationale», *Chroniques slaves*, 1, pp. 179-184, 198-199.

LAZARI, Andrzej (ed.), 1995, *The Russian mentality: lexicon*; tr. by W. Liwarowsky & R. Wawro, Katowice: Slask.

LEVONTINA, I., 2005_1, «*Homo piger*», in: A. Zalizniak *et al.*, pp. 336-344.

LEVONTINA, I., 2005_2, « Pomiloserdstvujte, bratcy! », in: A. Zalizniak *et al.*, pp. 270-288.

PLOTNIKOVA, A., 1992, «Leksika i simvolika južnoslavjanskogo xleba tipa *česnica* v geografičeskom aspekte», in : *Balkanskije čtenija – 2*, Moskva: Nauka, pp. 71-75.

SEDAKOVA, O., 1994, «Xleb v tradicionnoj obrjadnosti bolgar: rodiny i osnovnyje etapy razvitija rebenka», in: S. Tolstaja *et al*. (éds.), *Slavjanskij i balkanskij fol'klor 1992*, Moskva: Nauka, pp. 130-138.

SERGEEVA, A., 2010, *Kakie my russkie? (100 voprosov – 100 otvetov)*:*Kniga dlja čteniia o russkom nacional'nom xaraktere*, 2e éd., Moskva: Russkij jazyk, Kursy.

SÉRIOT, P., 2004, « Oxymore ou malentendu ? Le relativisme universaliste de la métalangue sémantique naturelle universelle d'Anna Wierzbicka », in: *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 57, pp. 23-43.

SÉRIOT, Patrick, 2010, *Les langues ne sont pas des choses: discours sur la langue et souffrance identitaire en Europe centrale et orientale*, Paris: Petra.

ŠMELEV, A., 2003, « V poiskax mira i lada », in: N. Arutjunova (éd.), *Logičeskij analiz jazyka. Kosmos i khaos: konceptual'nye polja porjadka*, Moskva: Indrik, pp. 54-72.

STEPANOV, Jurij, 1997, *Konstanty. Slovar' russkoj kul'tury*, Moskva: Jazyki russkoj kul'tury.

TIOUTTCHEV, F., 1996, « Articles politiques », in: P. Caussat *et al.*, pp. 399-410.

TOLSTAÏA, S., 1994, «''Glagoly sud'by'' i ich korreljaty v jasyke kultury», in: N. Arutjunova (éd.), *Ponjatie sud'by v kontekste raznyx kul'tur*, Moskva: Nauka, pp. 139-151.

TRENTOWSKI, B. F., 1996, «De la libération de la Patrie», in: P. Caussat

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)

et al., pp. 323-337.

VASYLCHENKO, A., 2004, «Svoboda / Volja», in : B. Cassin (éd.), *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*, Paris: Le Robert / Seuil.

VON HUMBOLDT, W., 1996, «Sur les différences de l'organisation interne du langage de l'homme», in: P. Caussat *et al.*, pp. 449-455.

ZALIZNIAK, Anna *et al.*, 2005, *Ključevye idei russkoj jazykovoj kartiny mira*, Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury.

ZALIZNIAK, A. ; LEVONTINA, I., 2005, «Otraženie ''nacional'nogo xaraktera'' v leksike russkogo jazyka», in: A. Zalizniak *et al.*, pp. 307-335.

ŽIVOV, V., 2002, «Istorija russkogo prava kak lingvosemiotičeskaja problema», in : V. ŽIVOV, *Razyskanija v oblasti istorii i predystorii russkoj kul'tury*, Moskva: Jazyki slavjanskoj kul'tury, pp. 187-316.

WIERZBICKA, Anna, 1992, *Semantics, Culture, and Cognition*. *Universal Human Concepts in Culture-Specific Configurations*, Oxford: Oxford University Press.

WIERZBICKA, A., 2008, « Imeet li smysl govorit' o ''russkoj jazykovoj kartine mira'' ? (Patrik Serio utverždaet, čto net) », in: *Dinamičeskie modeli. Slovo, predloženie, tekst. Sbornik statej v čest' E. V. Padučevoj*, Moskva: Jazyki slavjanskix kul'tur, pp. 177-189.

BDD-A4059 © 2010 Editura Muzeul Literaturii Române
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 12:59:06 UTC)